

Réparer des mondes

Par François Salmeron

Hors-série / 07 avril 2026 à 10h27



Mary Sibande, "The Geometry of mercy", 2024, peinture automobile sur acier, 112 x 99 cm.Édition de 9.Everard Read Gallery (Le Cap).
© Courtesy de l'artiste et Everard Read Gallery.

Sous le commissariat d'Alexia Fabre, Art Paris affirme sa volonté de construire un parcours thématique ouvert aux enjeux politiques et sociétaux. Vingt artistes internationaux pensent les plaies d'histoires intimes et collectives aux connotations féministes, écologiques et coloniales.

Le marché de l'art ne vit pas forcément dans sa bulle. Du moins pas à Art Paris où, depuis plusieurs années, la foire décline des parcours thématiques centrés aussi bien sur des pratiques artistiques en vogue (Arts and Crafts en 2024, peinture figurative l'an dernier) que sur des thèmes dont les résonances sociopolitiques, telles que l'engagement en 2023 et la réparation cette année, trouvent un écho dans l'art. Confié à Alexia Fabre, ancienne directrice du MAC VAL, des Beaux-Arts de Paris, aujourd'hui directrice déléguée du Centre Pompidou Francilien à Massy, ce focus sur la réparation réunit 20 artistes internationaux représentés par les galeries participant à cette nouvelle édition d'Art Paris. « *Le sujet est advenu par le biais d'une conversation avec Guillaume Piens, directeur de la foire, explique Alexia Fabre. La dernière Biennale de Lyon, dont j'étais la commissaire, travaillait sur la question des relations, et le sujet de la réparation y était apparu. Je sentais qu'il y avait quelque chose à poursuivre et à consolider avec Art Paris.* »

Entre retrouvailles et découvertes

Ces liens humains, qu'expose la commissaire, se retrouvent d'ailleurs dans les choix qui ont guidé sa sélection artistique en dialogue avec les galeries de la foire. « *On m'a demandé de travailler plutôt sur des artistes internationaux, alors que j'ai davantage travaillé au cours de ma carrière sur la scène française* », précise Alexia Fabre. On dénote un certain nombre de retrouvailles entre la commissaire et des artistes avec qui elle a déjà œuvré, preuve d'un compagnonnage solide. Ainsi des anciennes résidentes du MAC VAL, Shilpa Gupta (Galleria Continua), dont la pratique révèle les inégalités de la société indienne, et Mary Sibande (Everard Read Gallery), dont les tissus et les peintures évoquent la condition des femmes noires en Afrique du Sud. Et d'Enrique Ramirez (galerie Michel Rein), dont des œuvres avaient été acquises par l'institution francilienne, d'Oliver Beer (galerie Almine Rech) exposé à la Biennale de Lyon 2024, et du sculpteur espagnol Javier Carro Temboury (Sailly) passé par les Beaux-Arts de Paris. Mais ce serait oublier les découvertes qui ont enthousiasmé Alexia Fabre, parmi lesquelles on relève la dessinatrice chilienne Sandra Vásquez de la Horra (galerie Bendana Pinel), le photographe jamaïcain Ruddy Roye (galerie Polaris) documentant les luttes afro-américaines, le sculpteur vietnamien Nguyễn Duy Mạnh (galerie Bao), dont les céramiques cristallisent les fractures de l'histoire vietnamienne, et Juanita McLauchlan (galerie Cassandra Bird), artiste issue du peuple Gamilaraay comptant parmi les premières nations australiennes, dont elle ravive la mémoire et les rites à travers un ensemble de broderies.

Soigner, recomposer, compenser

« *La réparation est un sujet d'une actualité très intense, qui traverse la société à plusieurs endroits et transpire dans le travail de beaucoup d'artistes. C'est un prisme pour regarder leurs œuvres, qui demeurent polysémiques, et c'est aussi une façon de les réunir* », souligne Alexia Fabre. Le thème en lui-même demeure ouvert à une multitude d'interprétations... et de pratiques, parmi lesquelles on trouvera toutefois peu de peintures, après le focus dédié à ce médium à Art Paris l'an dernier. Le geste de la réparation s'inscrit, quant à lui, dans un moment dramatique, conflictuel ou traumatique. Il évoque en creux les guerres et les injustices, la souffrance et l'oubli, à l'échelle collective et intime. Il passe par des récits, des rituels et des actions symboliques, de l'ordre de l'écoute, du soin ou d'une compensation politique. La réparation se comprend ainsi à travers la refection de liens distendus ou détruits, et la recombinaison de fragments ou de vestiges passés dont les artistes se saisissent.

Des œuvres ancrées dans la matérialité et l'histoire politique

Par exemple, les voiles de bateau tissées par Enrique Ramirez commémorent les corps des dissidents engloutis dans le Pacifique par la dictature de Pinochet, alors que les céramiques abîmées de Nge Lay (A2Z Gallery) symbolisent la violence de la junte birmane oppressant la famille de l'artiste exilée. Les remarquables dessins topographiques de Sandra Vásquez de la Horra exorcisent ses traumas dans l'évocation de figures saintes et de déesses yoruba, tandis que les architectures d'Anaïs Boudot (galerie Binome), composées de plaques photographiques sur verre, offrent un abri aux destins brisés par les violences patriarcales. Les tapisseries et les performances d'Otobong Nkanga (galeries In Situ et Lumen Travo) réparent les cicatrices de la terre laissées par l'extractivisme, et les collages de Teresa Gancedo (Galería RocíoSantaCruz), peuplés de créatures mystérieuses, entrent en communion avec les forces de la nature. Ces gestes, à la valeur hautement symbolique, n'ont toutefois pas la prétention de rendre le monde réparable, tel un simple mécanisme qui se remonte, face à la profusion et à la complexité des crises actuelles. « *La réparation est un leurre quand ce qui subsiste est trop infime ou trop épars* », reconnaît Alexia Fabre. Avant de conclure : « *Comment une société intègre ses fêlures et ses manques ? Voilà l'histoire de notre monde.* »



Alexia Fabre.
© Alexia Fabre.